Vincent Cespedes

L'ambition
ou l'épopée de soi

CHANGER SA VIE,
C'EST CHANGER LE MONDE

Flammarion

Extrait de la publication

Vincent Cespedes

L'ambition
ou l'épopée de soi

Qu'avons-nous fait de l'ambition ? Notre tabou. Selon la morale commune, elle suivrait en effet une logique nuisible, car égoïste. Pourtant, dire d'une personne qu'elle est dénuée d'ambition semble bien peu flatteur. L'ambition aurait-elle donc aussi une part lumineuse, liée à une dynamique de réalisation de soi et à un désir d'entreprendre ? Contiendrait-elle un optimisme qui permet d'aller de l'avant et qui en fait une « folie » nécessaire ? Cet essai nous offre la première analyse philosophique, historique, sociale et psychologique du concept d'ambition, en évaluant son puissant pouvoir d'invention. Vincent Cespedes propose une exploration sans concessions des faces sombres de cette « passion au carré », puis démontre l'existence d'une ambition inspirante et humaniste qu'il convient de reconnaître et de transmettre. Par l'observation de nombreuses destinées – savants, artistes, chanteurs, sportifs, écrivains, navigateurs, philosophes, entrepreneurs, politiques –, l'auteur établit la distinction entre une ambition dévastatrice pour soi-même ou pour les autres, et une ambition créatrice, « expressive », qui porte un être et lui donne, par ses projets, une place d'exception.

Vincent Cespedes est l'auteur de nombreux ouvrages, dont *L'Homme expliqué aux femmes* (J'ai lu, 2012). Philosophe engagé dans son époque, il donne aujourd'hui des conférences dans le monde entier.

Flammarion

13-X Création Studio Flammarion En couverture : Saul Steinberg, *Sans titre*, 1948, encre sur papier, 36.2 x 28.6 cm, Beinecke Rare Book and Manuscript Library, Yale University © The Saul Steinberg Foundation / Adagp, Paris 2013

Extrait de la publication

L'Ambition
ou l'épopée de soi

Extrait de la publication

Du même auteur

I Loft You, Mille et Une Nuits, 2001.
La Cerise sur le béton. Violences urbaines et libéralisme sauvage, Flammarion, 2002 (rééd. 2005).
Sinistrose. Pour une renaissance du politique, Flammarion, 2002.
Je t'aime. Une autre politique de l'amour, Flammarion, 2003 (épuisé).
Maraboutés (roman), Fayard, 2004.
Mélangeons-nous. Enquête sur l'alchimie humaine, Maren Sell, 2006.
Contre-Dico philosophique, Milan, 2006.
Mot pour mot. Kel ortograf pr 2m1 ?, Flammarion, 2007.
Mai 68, La philosophie est dans la rue !, Larousse, 2008.
Tous philosophes ! 40 invitations à philosopher, Albin Michel, 2008.
J'aime, donc je suis. À la découverte de votre philosophie amoureuse, Larousse, 2009.
Magique Étude du bonheur, Larousse, 2010 (rééd. poche 2013).
Le Jeu du Phénix, Flammarion, 2011.
L'Homme expliqué aux femmes, Flammarion, 2010 (rééd. J'ai Lu, 2012).

Vincent Cespedes

L'Ambition ou l'épopée de soi

Flammarion

Pour suivre l'auteur sur Internet
Site officiel : VincentCespedes.net
Page Facebook officielle :
facebook.com/VincentCespedesPage
Twitter : @VincentCespedes

© Éditions Flammarion, 2013
ISBN : 978-2-0812-9908-5

Extrait de la publication

« Tu dois construire plus haut que toi-même. »

Friedrich Nietzsche,
Ainsi parlait Zarathoustra

« Ne craignons pas les rêves ambitieux : il faut attendre beaucoup de la vie, puisque nous sommes faits pour le bonheur. »

Jeanne de Vietinghoff,
L'Intelligence du Bien

À Timau, en espérant être à ta hauteur

Introduction

Panne d'ambition

> « À l'homme il est permis d'être ce qu'il choisit d'être. »
>
> Pic de la Mirandole,
> *Oraison sur la dignité humaine*

C'est un déjeuner dans un excellent restaurant parisien où mes deux convives, après m'avoir vanté le magnifique projet de redistribution des richesses qui a justifié historiquement l'existence d'une loterie nationale, m'exposent le « drame » que vivent les grands gagnants du Loto et de l'EuroMillions. « Ils restent dans leurs soucis d'avant, au lieu de s'offrir la belle vie, de faire le tour du monde, de se taper des putes ukrainiennes, que sais-je encore ?!… » Le monsieur de la Française des Jeux, un quinquagénaire très propre sur lui, n'en revient toujours pas. Sa collègue lui lance un regard réprobateur ; il rajuste sa cravate. « Ils viennent d'empocher soixante millions d'euros, et ils poursuivent leurs petits travaux d'intérieur, la façade à ravaler, le parquet à rénover, plutôt que de s'acheter la villa de leurs rêves ! Ou même deux, trois maisons ! C'est… Haaa !… » Les bras lui en tombent.

La dame de la Française des Jeux prend la relève, après une gorgée de vin : « Le vrai problème, c'est qu'ils ne rêvent pas du tout. Personne ne leur a appris à rêver à ça. Alors nous, on fait tout pour les débloquer. Des cours, des conférences, du coaching. Des études faites par des sociologues et des psys. Mais c'est lent, bon Dieu que c'est lent pour leur faire comprendre qu'ils *doivent* dépenser leur argent ! »

Leur numéro se poursuit jusqu'au dessert. Ils me veulent pour booster philosophiquement leurs super-gagnants.

Je leur donne un exemplaire de *Magique Étude du bonheur* : « Ça parle de votre problème. Gagner le gros lot, intensifier sa vie… » La femme pose son verre et s'empresse de feuilleter l'ouvrage, espérant tomber sur LA phrase-eurêka. « Et d'après vous, la solution ?… » ose-t-elle d'un ton avide. Je lui souris. Voici venu mon tour, je prends mon temps. J'hésite entre un long discours, une phrase bien sentie ou un seul mot. L'homme semble devenir de plus en plus rouge à force de retenir sa respiration – il ne tiendra jamais le coup. Alors je choisis le mot unique, le mot magique : « L'ambition. »

Un mot tabou

Mes interlocuteurs déplorent que leurs grands gagnants manquent d'audace pour s'amuser avec leur cagnotte ; ce qu'ils devraient en réalité déplorer, c'est leur *manque d'ambition* – donc de passion et de rêves. En effet, l'ambitieux (le politique, le chercheur, l'artiste) n'est-il pas le seul type de personne qui n'éprouve aucune réticence à gagner plein d'argent et à en faire usage pour servir sa passion ? La question devrait alors être : « Comment rendre ambitieux celui qui ne l'a jamais été ? »

Extrait de la publication

Le déjeuner avec M. et Mme Française des Jeux m'apprend justement la tragique absence d'ambition dont font preuve mes concitoyens. Quelles que soient leur provenance sociale ou leur éducation, dans la majorité des cas, ils se replient dans un quotidien familier, sans surprise et sous contrôle, plutôt que d'oser se payer la Vie de Rêve qu'ils ont pourtant fantasmée en cochant leur grille. Certains conservent même leur billet gagnant pendant des mois avant de se décider à empocher le pactole. D'autres, traumatisés à l'idée de changer d'habitudes et de relations, se débarrassent de leurs sous grâce aux dons. Ils ont rêvé, de gagner, ont gagné, et là, plus d'autres rêves, si ce n'est celui, pitoyable, de rejouer en misant cette fois-ci beaucoup plus gros « pour retrouver la sensation de la première fois », explique mon interlocuteur, tandis que sa voisine lève les yeux au ciel. En jouant, ils étaient à leur maximum onirique. En gagnant, ils ont goûté l'extase : des jours de pure lévitation. Puis ils intègrent peu à peu cette victoire inespérée, et les voilà un beau jour au pied du mur, sans horizon, brutalement penauds.

On m'assure que l'inhibition des multimillionnaires de la Française est un problème « typiquement français », et je veux bien le croire. On m'assure qu'aux États-Unis l'argent n'est pas perçu comme une chose sale, le succès comme une chose honteuse, l'avenir comme une chose grave – je le crois aussi. J'y ai fait un tour six mois auparavant, à San Francisco, à New York, et le mot « *ambition* » claquait à chaque fois en une formule tonique et sexy dans la bouche souriante des quidams, des *taxi drivers*, des déguisés d'Halloween, des partisans de Mitt Romney et de Barack Obama, des pratiquants de yoga, des serveurs de Starbucks, des professeurs de Berkeley, des étudiants de Columbia et des vendeurs de saucisses. Pourtant, là-bas

aussi, la démocratie représentative est sinistrée. Un taux d'abstention tout aussi désespérant ; seulement un citoyen sur dix faisant confiance au Congrès (le pire score qu'une institution états-unienne ait obtenu). Mais l'ambition innerve les paroles et les actes, le droit de *rêver mieux* est un devoir.

Comment jugent-ils donc notre marasme ? Avec son humour vachard, Maureen Dowd nous épingle dans le *New York Times :* « La *joie de vivre* a cédé la place au nombrilisme bougon. Les Français sont si absorbés par leur malaise existentiel – état d'esprit que résumait bien Camus en ces termes : "Dois-je mettre fin à mes jours ou aller boire un café ?" – qu'ils n'ont même pas l'énergie d'être malpolis. » Or, l'explication classique (la France, coincée entre un « malaise existentiel » et la nostalgie d'un passé glorieux) n'explique en rien les raisons dudit malaise. L'éditorialiste cherche moins à nous comprendre qu'à pratiquer sa légendaire ironie à nos dépens : « Maintenant qu'ils se sont mis à la cigarette électronique, leur *ennui* n'a plus autant d'allure. Ce n'est pas qu'ils aient perdu la foi en leur propre supériorité, mais ils n'ont plus confiance dans le regard que porte le reste du monde sur cette supériorité. »

Il y a du vrai, puisqu'il y a de l'irrévérence. Mais pourquoi les Français vont-ils si mal, au point que leur président, François Hollande, ressente le besoin de tirer la sonnette d'alarme dans son entretien télévisé du 14 juillet 2013 : « Nous sommes le pays le plus pessimiste d'Europe, voire du monde » ? – Parce que nous sommes en panne d'ambition. Une panne *philosophique*, que n'expliquent ni la récession économique ni les scandales politiques, mais plutôt l'angoisse sécuritaire, la perte collective du sens et la crise de la confiance en soi.

Qu'avons-nous fait de l'ambition ?

Extrait de la publication

Un mot tabou, d'abord. Une « joie de vivre » qui dérange. Une grossièreté que l'on dit à l'origine du cauchemar individualiste qui nous irrite et nous esseule. Avec ce paradoxe, gros d'hypocrisie : qualifier un individu d'« ambitieux » est une attaque sournoise, mais le dire « sans ambition » est une insulte, ni plus ni moins. Car, sans ce délire qui désire et bataille pour augmenter le score, améliorer le sort, viser plus juste, porter plus haut, c'est l'« ennui » qui se répand – glu des fades, médiocrité austère. L'ambition est une bénédiction maudite : personne n'en veut, tout le monde l'espère.

On pourrait penser que les religions condamnent unanimement l'ambition ; il n'en est rien. Les cérémonies rituelles, les messes et les prières appellent toutes à un avenir *meilleur*. La mythologie gréco-romaine hisse les ambitieux, même les plus impétueux, au rang de demi-dieux : Hercule, Persée, Achille, Castor et Pollux. La mythologie musulmane encourage l'homme qui parvient jusqu'au Trône de Dieu à aller regarder derrière, autrement dit : à poursuivre sa quête toujours plus loin. La mythologie judéo-chrétienne, enfin, prêche le discernement. Si la tour de Babel est détruite, c'est moins pour briser notre arrogance que pour contrecarrer l'humaine tendance à l'uniformisation des pensées et des œuvres ; une divine leçon de diversité, contre l'Ambition unique, pour les ambitions plurielles. Point significatif : l'une des pages les plus séminales sur notre thème se trouve dans l'*Encyclopédie catholique,* dirigée par l'abbé Jean-Baptiste Glaire au XIXe siècle – siècle de la démocratisation de l'ambition. Celle-ci, y est-il écrit, « consiste dans la volonté de s'élever non pas seulement au-dessus de son état, mais encore de s'élever au-dessus de toutes les classes de la société, avec la plus grande autorité possible ; volonté

soutenue par la disposition à tout oser, à tout entreprendre pour arriver au résultat qu'on veut atteindre ; volonté qui ne recule devant aucun obstacle, ni de temps, ni de position, ni de distance ; que la pensée du crime, de la honte, de la bassesse n'arrête pas dans son essor ». Définition traditionnelle de l'ambition comme « persévérance que rien ne lasse ». « L'ambition est une passion qui naît dans le cœur de l'homme indépendamment des circonstances où il se trouve ; c'est un sentiment qui le domine, qui l'entraîne, quelque langage que d'ailleurs sa raison lui fasse entendre. » Parce qu'elle vise non pas n'importe quel bien mais le pouvoir, l'autorité ou la réputation avec l'effort d'*améliorer la situation*, elle se distingue de la simple émulation comme de la vanité. « L'ambition proprement dite suppose toujours dans l'homme des vues grandes et élevées », poursuit Jules Lacroix de Marlès, mais l'ambitieux, « malheureusement, au lieu de maîtriser son penchant, se laisse presque toujours entraîner par lui, ce qui ne peut manquer de le faire tomber dans les excès ». Et l'historien nuance : « On doit distinguer dans l'ambition deux natures : l'une, élevée, généreuse, presque magnanime dans le but et dans les moyens ; l'autre, sombre, jalouse, inquiète, basse et très peu délicate dans le choix des instruments qui la servent. » Deux natures, pour deux pôles moraux : le Bien, le Mal. Dans notre époque nihiliste et si peu altruiste, l'ambition du Bien serait-elle à redécouvrir ?

« L'ambitieux de cette classe élevée n'a point de protecteur, il n'a que des partisans ; car c'est de lui qu'on attend protection. » Le rédacteur de l'article donne peut-être ici la clé de la paralysie qui gagne les super-gagnants du Loto, à savoir : la peur de devoir cesser de geindre sur leur sort et de se tourner vers les autres.

Hélas ! de l'ambition, nous n'avons gardé que le versant abject, décrit par l'auteur avec verve : « Il y a loin sans doute de l'ambitieux de ce caractère à l'homme qui entre dans un bureau, a l'air d'y végéter pendant quelque temps, se glisse, s'insinue, monte de poste en poste, ou, pour mieux dire, arrive en rampant, poussant l'un, trompant l'autre et, hissé enfin sur la faveur d'un grand personnage, parvient à un commandement, à une place éminente, à un ministère. »

Tout ne serait qu'affaire de modération et de discernement moral ? Oui, l'ambition devrait se faire charitable : ambition pour le prochain, la communauté, l'humanité entière, et non pas ambition pour soi, illusion d'être cerné d'ennemis à défaire pour gagner notre salut à l'ombre des jalousies, à la sueur de notre haine. « Toutes les fois que l'ambition ne tend pas vers un but élevé par des moyens généreux, elle se présente sous un aspect défavorable et hideux. » C'est pourquoi les Anciens représentaient allégoriquement l'Ambition par un personnage aux pieds nus avec des ailes dans le dos. « Si l'ambition tend à s'élever constamment, ce qui peut être exprimé par les ailes, elle ne s'élève pas toujours très vite, comme on veut le donner à entendre. Quant aux pieds nus, ils veulent bien dire que l'ambitieux s'expose pour réussir à marcher, s'il le faut, dans la fange. » Ambivalence fondamentale de cet être humain, trop humain. « Il a des ailes pour dire qu'il veut s'élever ; la nudité de ses pieds marque son humble allure, allure qu'il garde tant qu'il ne peut se servir de ses ailes. »

Pression ou passion ?

Redessinée avec des couleurs euphorisantes, l'ambition apparaît aussitôt comme la carence mondiale de

Extrait de la publication

l'humanité du XXIe siècle. Une humanité certes virtuellement connectée, mais souffrant de béances idéologiques, confraternelles et spirituelles, qui affectent aussi bien un vivre-ensemble sans fond ni charme qu'une jeunesse dépourvue de passion au long cours.

Comment réinjecter de l'ambition dans nos conduites et dans nos rêves ? Comment excéder les mesures court-termistes, transcender les angoisses, rasséréner les concurrences, élargir les perspectives, renforcer les libertés, élever le niveau, densifier les arômes ?

Ces dernières années, entre autres escapades dans le monde réel, mes interventions m'ont plongé dans deux univers professionnels différents : celui du soin et celui de l'entreprise. Deux secteurs que l'on situerait naïvement à l'avant-garde du progrès et de l'optimisation des performances, mais en vérité eux aussi – eux, surtout – en panne d'ambition.

Déjà familier du monde de la santé, on m'a demandé de participer à la formation de personnel en psychiatrie et en sexologie, à la « réhumanisation » des schémas sclérosants, au travailler-ensemble entre psychiatres, à la promotion des femmes et à la valorisation des minorités, à la réflexion sur le management interâge et interculturel en milieu hospitalier, ainsi qu'à des débats sur la bioéthique, le clonage, l'utilisation des cellules-souches embryonnaires, le « grand âge » et les dix ans du Viagra. Les diagnostics, quant à la logique mise en œuvre, allaient tous dans le même sens : la pression doit régner pour motiver les troupes. Pression du stress, des ultimatums et des récompenses, des culpabilisations et des célébrations obligatoires, du harcèlement quotidien, des délais, des rendements, des sentiments bannis, des objectifs *personnels* et des échelles d'évaluation. Cette sacralisation de la pression

n'était certes pas formulée aussi crûment, mais enrobée de vocables nobles : « projet », « philosophie », « mission » et – je vous le donne en mille – « ambition ». Des mots pour dire « liberté » et « épanouissement », quand chacun pense « servilité » et « torture ».

J'ai aussi rencontré des milliers de dirigeants, des cadres, des employés, et, plus généralement, le monde dense et absorbant de l'entreprise. Je me suis familiarisé avec les mots en « *-ing* » qui y tiennent lieu de pensée, et le désarroi masqué, si souvent aux commandes. J'y ai fait toutes sortes d'interventions : des conférences sur l'optimisme, le bonheur, l'efficacité et la conduite du changement ; des tables rondes sur les valeurs, la place des femmes dans l'entreprise ou la *gamification ;* des analyses de pure prospective sur les générations futures, l'évolution de la relation client, les prochaines révolutions communicationnelles, le croisement des nouvelles technologies, et les défis énergétiques en l'an 2050. En opticien du concept, j'ai construit des lunettes pour modifier les vues, tâchant d'y replanter du corps – émotions, présence, agilité, droiture – sans y laisser mon âme ; l'enthousiasme soulevé et les floraisons d'idées nouvelles m'ont prouvé que j'avais plutôt réussi mon modeste jardinage. Il ne me reste désormais qu'un cou à tordre : la sacro-sainte Pression, hydre immonde.

Car, à chaque colloque, chaque forum, chaque rendez-vous prestigieux, l'ambition collective était verbalement à l'honneur. On ne parlait plus que de cette déesse inconnue, si peu pratiquée dans les carrières, si chèrement vantée sur l'estrade. Je ne compte plus le nombre de « projets ambitieux » que j'ai vu défiler sur les *slides*. Poudre aux yeux, tant qu'on ignore de quoi l'on parle. Qu'est-ce qu'un projet ambitieux ? Pourquoi l'ambition séduit-elle en théorie et tétanise-t-elle

dans la pratique ? Est-elle compatible avec une pression omniprésente et toute-motivante, ou peut-elle au contraire vaincre celle-ci en donnant à la passion les coudées franches pour motiver de l'intérieur ceux qui sauvent des vies, ceux qui font du chiffre, ceux qui veulent faire avancer le monde en vrai, en ligne ou en *think tank* ?

Pour moi, une seule chose est sûre et doit servir d'amorce pour penser l'ambition : l'*ambitionnellement correct* est le langage forcé des structures et des individus qui en manquent.

L'ambition féminine

Pourrait-on compter sur les femmes pour inventer un style d'ambition qui nous sauve de la morosité et réinjecte une saine passion dans nos piétinements ? « L'ambition est l'affaire des hommes ; chez les femmes, cela tourne à la caricature », se moque salement Stefan Zweig, plus subtil en d'autres endroits. Longtemps perçue comme l'attribut exclusif de la virilité, car associée à la compétition, à la colère et au pouvoir, l'ambition reste encore indéniablement l'apanage des hommes. Les femmes peuvent s'y adonner à condition d'adopter les codes masculins – froideur, sadisme, coups bas et chantages variés, autrement dit : pression et dépression.

Un sondage intitulé « Dans le miroir des femmes ambitieuses » a été effectué par l'institut CSA en juin 2013 auprès de plus de mille Françaises. Il révèle que l'ambition semble être un trait de caractère plus marqué chez les sympathisantes de droite que chez celles de gauche (58 % contre 38 %). Cet écart est d'autant plus surprenant que très peu de femmes en rejettent le potentiel agressif ou autoritaire (7 % et 3 %) ; la plu-

Extrait de la publication

part y voient plutôt un concentré d'audace, de dynamisme et de carriérisme. Plus surprenant encore, l'ambition principale des femmes sur le plan professionnel est l'*épanouissement* pour 40 % d'entre elles ; tandis que la *réalisation de ses rêves* et l'accès à un *meilleur statut social* – les deux piliers de l'ambition classique – n'obtiennent que 6 % et 4 %.

Cela ne montre pas une évolution, encore moins un changement de paradigme. Cela montre que l'ambition féminine est pire que philosophiquement en panne : politiquement en berne. Dévoyée de son axe subversif, coupée de son déploiement collectif, réduite à du développement personnel, du coaching de salon et de la gymnastique d'appartement.

L'ambition d'être « heureux » ou de « rendre heureux » n'existe pas ; pas plus que l'ambition d'« être soi-même » ou de « faire le bien autour de soi ». Ce n'est pas d'*ambition* qu'il s'agit. Ces slogans zen et sirupeux ne veulent souvent rien dire, c'est le degré zéro d'implication politique et de contenu. Car l'ambition est toujours, par définition, une question de visibilité publique, de rayonnement dans la rue et l'arène, de notoriété qui s'offre comme un exemple à suivre ou à combattre. Cela ne veut pas dire que toute personne célèbre soit nécessairement ambitieuse, mais toute personne ambitieuse aspire à la reconnaissance de ses hauts faits ou de ses idéaux, même si elle reste anonyme, engloutie par les flots capricieux de l'Histoire ou noyée par des ambitieux plus grands. Les ambitieux inconnus n'en demeurent pas moins politiques. C'est Ma Jun, le directeur d'une ONG de protection de la nature, qui dénonce la pollution catastrophique issue de la fabrication des produits Apple. Ou Yu Fangquiang, qui défend les jeunes de seize ans envoyés par milliers par leurs professeurs dans les gigantesques usines

de Foxconn pour construire à la chaîne l'iPhone 5, ou se suicider. Vouloir empêcher les produits toxiques d'infecter les lacs, ou vouloir empêcher les envois massifs d'étudiants-stagiaires organisés par le gouvernement, c'est encore être ambitieux.

Cette soif de montrer l'exemple, d'inspirer les autres et de changer le monde différencie l'ambition du simple souhait (vouloir être heureuse, vouloir vivre en paix) et de la simple humeur (être heureux, vivre en paix). Même si les autres sont l'objet de notre ambition – comme avec Nelson Mandela, Julius Nyerere, Gamal Abdel Nasser, Mère Teresa, Gandhi, Hô Chi Minh –, c'est en incarnant des idées et des convictions, en s'érigeant comme modèle avec charisme et ténacité que l'ambitieux accomplit sa mission. C'est Albert Einstein, effondré à la nouvelle des bombardements d'Hiroshima et de Nagasaki, qui luttera jusqu'à la fin de ses jours contre la prolifération des armes nucléaires, et dont son ami le philosophe Maurice Solovine dira : « Il vivra dans la mémoire des générations futures non seulement comme un génie scientifique d'une grandeur exceptionnelle, mais encore comme un homme qui a incarné l'élévation morale au plus haut degré. »

Les femmes interrogées par les sondeurs parlent donc d'une ambition édulcorée, de confort et d'agrément, en sanctifiant l'« épanouissement » et en faisant une croix sur la réalisation de leurs rêves ou l'élévation de leur statut. D'où provient une telle dérive ?

Inutile de chercher bien loin : il s'agit d'une distorsion états-unienne typique – vous savez, ces soi-disant champions de l'ambition ? Pour que celle-ci puisse être partagée par tous, y compris les recalés des ascenseurs sociaux et des tapis rouges, la culture populaire états-unienne l'a vidée de sa substance politique et en a fait

Extrait de la publication

une « joie de vivre » creuse, affichable sur commande. Une politesse artificielle. Une publicité. Un bonheurisme aux dents blanches et au discours répétitif (« Vive l'ambition ! Allons de l'avant ! »). Une ambition *bornée* – donc une contradiction, s'il faut d'emblée reconnaître à l'ambitieux quelque allergie pour les limites, quelques souplesses de ruse et d'adaptation. Borner l'ambition du peuple au « pain » et aux « jeux » – suivant la fameuse formule de Juvénal (*panem et circenses*) –, c'est justement priver le peuple d'ambition, l'emprisonner dans des zones de confort. Dans la Rome impériale, Auguste continua les distributions de blé, fidèlement suivi par tous ses successeurs, des plus cruels aux plus bienveillants. Aux États-Unis, même les stations-service ont leurs postes de télévision.

Parce qu'une femme ne répondra à une annonce que si elle possède au moins 80 % des compétences demandées et qu'un homme se contentera de 25 %, Sheryl Sandberg a écrit un livre. La directrice générale de Facebook, qui se dit « féministe », y exhorte les femmes à avoir plus d'ambition. Mesdames, si vous ne montez pas les échelons du pouvoir, c'est en partie de votre faute : vous ne vous donnez pas les moyens de faire carrière en vous créant inconsciemment des barrières invisibles. Un manuel d'instructions californien, hyperformaté et culpabilisant, qui fleure bon la « psychologie positive » vendue par Martin Seligman, Nancy Etcoff et consorts, cette prétendue « science du bonheur » qui « fait que la vie vaut la peine d'être vécue » et qui se recommande fallacieusement de Rilke : « Si ta vie quotidienne te semble pauvre, ne l'accuse pas : accuse-toi toi-même. Dis-toi que tu n'es pas assez poète pour en convoquer les richesses. » Les hommes sexistes applaudissent. Ils ne sont pas inquiétés et peuvent continuer à nuire à leurs collègues

femmes (freinage de carrières, inégalités de salaires, attitudes machistes), tout en poussant le cynisme jusqu'à offrir le livre de Sheryl à leur brave épouse. Les Américaines moyennes ont tout de même fait remarquer à la multimillionnaire qu'elle n'avait à se préoccuper ni des lessives, ni des courses, ni des menus de la semaine, puisqu'elle dispose d'une armée de domestiques, dans sa grande maison de 900 mètres carrés.

Que nous racontent les XIXe et XXe siècles, du point de vue de l'ambition ? – L'histoire de l'avènement de la bourgeoisie, dont le plus grand tort serait d'avoir prohibé l'ambition *noble*, c'est-à-dire financièrement désintéressée et portée par des idéaux non marchands. « Sans l'essor créateur, on ne saurait supporter le règne de l'esprit bourgeois dans lequel le monde est plongé », reconnaît ainsi Nicolas Berdiaev en 1949. Existentialiste chrétien, ce philosophe rattache l'ambition au divin en nous, et oppose à cet « essor créateur » ce qu'il nomme la « platitude » – à la fois déchéance, perte de profondeur et occultation de la peur de mourir. « L'affranchissement de cette peur, l'anéantissement dans l'âme humaine de toute angoisse transcendante favorisèrent l'avènement de la platitude bourgeoise », écrit-il dans *De la destination de l'homme. Essai d'éthique paradoxale* (1934). L'accroissement des zones de confort, fruit apparemment bénéfique de la civilisation, aurait dans le même temps provoqué une scission d'avec la profondeur. « La libération comprise comme un allègement total du fardeau de la vie, comme l'obtention du contentement, entraîne inéluctablement la victoire de la platitude, car il en résulte un abandon de la profondeur et de l'originalité, en faveur de l'embourgeoisement. » Même constat du côté anarchiste : « Nous vivons une époque épique, et nous n'avons plus rien d'épique », clame le chanteur

Extrait de la publication

Léo Ferré dans sa « Préface » (1973), son manifeste poétique. « Dans notre siècle il faut être médiocre, c'est la seule chance qu'on ait de ne point gêner autrui. » Dès lors, serait-ce parce que l'ambition, dérangeante et démangeante par essence, entretient des liens naturels avec le risque, la turbulence, la profondeur et l'originalité qu'elle est si unanimement condamnée par l'aplatissement et le conformisme bourgeois ?

L'ériger en nouvelle catégorie philosophique ne me semble pas une vaine chose, à l'heure où il sied de retendre sans cesse le lien entre les citoyens et la politique, par-dessus le risque permanent de la démoralisation et de l'extrémisme, son pendant nerveux.

Extrait de la publication

I

Le métavouloir

« Il suffit d'un oiseau
pour que l'arbre habité
se tende vers l'azur
[…]
C'est ainsi que d'arbre en arbre
la forêt tout entière s'élève
et remercie. »

Anne Teyssiéras

Le mot « ambition » est philosophiquement excitant. Il glace d'effroi façon danger et brûle vif façon désir. Il terrifie et il fascine. Il évoque pêle-mêle les conquérants sanguinaires de la guerre et les grands visionnaires de la paix ; les courtisans du Prince, s'arrachant des miettes de pouvoir, et les courtisans au cœur pur, en quête du Baiser. Il fusionne la morale et la géopolitique, la mégalomanie des hauteurs et la stratégie des profondeurs, la folie et l'intelligence extrêmes, la liberté et le destin. Il donne le vertige – Icare plongeant aveuglément dans le Soleil. Il donne la nausée – came infâme des âmes monstrueuses. Mais il donne aussi un courage et une persévérance inouïs, de la suite dans les idées et dans les actes, un irrépressible espoir qui force l'admiration : jusqu'au-boutisme pétri de

ruse et de patience, en tout point opposé à l'àquoibonisme de ceux qui s'inventent des alibis en forme de « compromis » pour s'autodévitaliser. Il explose toutes les limites, bonnes ou mauvaises. Il impose son propre tempo – urgence mâtinée d'éternité. Il sème un chaos étrangement fertile, toujours *a contrario* du logique, du bureaucratique et du planifié. Il pousse le savant à imaginer, le médiocre à oser, le bourgeois à vivre au jour le jour. Il pousse au crime, et à l'amour.

Le plus incompréhensible, cependant, n'est pas tant le terme lui-même que l'absence de théorisation moderne à son endroit. Cette passion unanime des cultures impérialistes et des anonymes en quête de « peopolisation », ce mot qui assaisonne quotidiennement l'actualité pour qualifier n'importe quel projet d'envergure, n'importe quelle entreprise d'hardie, ce concept qui fleure bon le volontarisme sportif, la fièvre entrepreneuriale et l'egolâtrie de l'époque, n'a pourtant jamais été abordé *en tant que tel* par la philosophie. Comme si l'ambition de penser l'ambition était encore plus taboue que l'ambition elle-même. Comme si les mises en garde des Anciens contre l'insatiable soif de gloire, de pouvoir et de richesse conservaient toute leur pertinence, au temps où la réussite individuelle est devenue une valeur en soi, sous le double régime de la célébrité reine et de l'argent roi.

Car c'est bien la même leçon qui se répète, d'Aristote aux romanciers du XIXe siècle : goût immodéré pour les succès à venir, l'ambition mène parfois à l'opulence matérielle et à la renommée, mais finit sans coup férir dans l'impasse spirituelle et le désarroi. Jacques Bénigne Bossuet n'écrit-il pas, dans son *Sermon sur l'ambition*, que le devoir essentiel du chrétien consiste à la réprimer ? « Celui-là sera le maître de ses

Extrait de la publication

volontés, qui saura modérer son ambition, qui se croira assez puissant pourvu qu'il puisse régler ses désirs, et être assez désabusé des choses humaines pour ne point mesurer sa félicité à l'élévation de sa fortune. » L'évêque résume par cette seule phrase ce que deux millénaires de philosophie ont produit au sujet de l'ambition : une condamnation sans appel, au nom de la tempérance, de l'humilité et de la raison.

Une ambition généreuse ?

Brisant l'unisson des prédicateurs, Friedrich Nietzsche fait tonner une autre musique, dérangeante au possible. Toute sa pensée tente justement de sauver l'ambition de l'eau bénite et de la « moraline », comme de l'opposition simpliste du Bien contre le Mal, qui en dénature la teneur. Rebaptisée « volonté de puissance » (c'est-à-dire effort vers *toujours plus* de puissance), l'ambition devient alors l'essence intime de la vie elle-même, le moteur d'un dépassement de ses propres limites – une inversion radicale des vieux catéchismes (platonicien, chrétien), qui fait généralement de Nietzsche le philosophe préféré des jeunes gens bouillonnant d'ardeur et d'avenir. En ce sens, *Ainsi parlait Zarathoustra* apparaît comme l'Évangile du dépassement de soi-même. Et Peter Sloterdijk résume parfaitement la première découverte du héros nietzschéen : « La grande majorité des êtres humains ne songent pas à devenir plus qu'ils ne sont. Si l'on étudie l'orientation moyenne de leurs souhaits, on se trouve face à ce constat : ils veulent ce qu'ils ont, mais en plus confortable. » Par le biais de son personnage paravent, poursuit Sloterdijk, Nietzsche critiquerait « l'homme sans désir, le petit-bourgeois final qui a inventé le bonheur ».

Extrait de la publication

Vivre, selon Nietzsche, c'est vouloir ce qui résiste pour tendre à un maximum de puissance. Le philosophe ne se contente pas de réhabiliter l'ambition en la psychologisant « positivement » : il l'ontologise, il la fait pulser au plus fort de l'être. C'est à partir d'elle qu'un nouveau genre humain va pouvoir être prophétisé : le « surhumain », l'artiste de ses propres valeurs. Et c'est à partir d'elle qu'une psychologie nouvelle va s'esquisser, où l'identité cède la place à l'aspiration du devenir-plus de la volonté de puissance, et où le moi-substance cède la place au moi en mutation, toujours porté *au-delà* de lui-même.

Ce style d'ambition-là, cette tension vers un plus large et plus intense rayonnement de puissance, sera la clé de notre enquête. Ambition encore hautaine et individualiste chez Nietzsche, que nous tâcherons de rendre humble et complice, capable de tisser des liens plutôt que de dresser des lignes de front et de trahison. Une ambition émancipatrice, parce qu'elle libère la parole contenue, la vérité tue, la justice écrouée. Une ambition *généreuse*. Le devenir-plus qui l'anime n'est pas un « CQFD », un Ce-Qu'il-Faut-Démontrer, une preuve d'excellence pour justifier notre raison de régner sur les autres, pour légitimer à tout prix notre autorité. C'est un « CQFE », un Ce-Qu'il-Faut-Exprimer. Et l'ambition devient alors notre noblesse intime et notre autodépassement créateur. Comment l'ambitieux peut-il la préférer à l'ambition guerrière ? Comment la maintiendra-t-il au beau fixe malgré les tentations hostiles et les découragements ? Devra-t-il la faire culminer, comme chez Nietzsche devenant fou, en vacarme mégalomane ?

Car la limite de Nietzsche réside dans sa confusion fondamentale entre l'action et l'agression, la volonté de puissance et la lutte. C'est ce penchant cruel qui

Extrait de la publication

l'empêche de penser l'ambition sans un adversaire à terrasser, et donc sans *démonstration* de puissance. La distinction entre les ambitions démonstrative et expressive tient peut-être en ce point : la seconde ne se conçoit pas en termes d'ennemis à combattre, mais en termes d'obstacles à abattre. L'un des premiers commentateurs de Nietzsche, Alfred Fouillée, objecte à juste titre : « L'ambition d'être un grand poète, un grand philosophe, un grand savant, un homme juste et utile à tous, n'entraîne pas d'adversaires à anéantir. » Nietzsche se serait donc « laissé fasciner, comme un romantique, par le romanesque napoléonien », réhabilitant l'ambition en bloc sans faire le tri entre augmentation de pouvoir personnel (que la mégalomanie prétend donner au monde) et quête de puissance expressive, expansion concrète de nous-mêmes *avec* les autres, et non *contre* eux. L'ambition comme impératif expressif ? Cela ne signifie pas dire ses rêves, mais les manifester et les vivre dans un partage de chair, d'émotion, d'intelligence avec d'autres rêveurs potentiels. Une ambition qui prolifère, accompagne, enthousiasme. Une onde de charme contagieuse et fertile, contagieuse parce que fertile.

On le pressent déjà : le but sera de saisir les causes et les conséquences de l'ambition complice, cette nécessité de porter notre être à son summum d'expression et de puissance pour rendre notre œuvre-vie *féconde* en la faisant exploser. Des figures récentes nous montrent qu'une telle ambition peut ne point se dégrader avec l'âge, le succès ou les déceptions, mais croître et s'approfondir tout au long de l'existence – telles les ambitions internationalistes et pacifistes d'Emily Greene Balch (la fondatrice de la Ligue internationale des femmes pour la paix et pour la liberté) ou de Seán MacBride (le fondateur d'Amnesty International) ;

Table

Introduction 11

I. Le métavouloir 27

Une ambition généreuse ?, 29. *Un principe unificateur*, 34. *Une volonté de fer*, 39. *Reconnaissance et convergence*, 56.

II. Le feu sacré 77

L'optimisme, la vie inéluctable, 78. *La passion nécessaire*, 93. *La théorie des hélas*, 102. *L'énergie bête*, 110. *L'inception*, 115. *Du bénéfice à devenir licorne*, 125.

III. Destins en haute mer 139

La mer réparatrice, 143. *Politique de l'autruche*, 147. *Le principe de rivalité*, 152. *Moi, les autres, le monde*, 169. *Suicide lent*, 177. *La mort en jeu*, 186. *L'ambition lumineuse*, 199. *Le nombril d'un singe*, 211.

IV. Le vortex 217

Vers le destin suprême, 219. *Balzac, l'ambitieux immobile*, 232. *Matrice à rêves*, 256. *L'effet vortigo*, 273.

Conclusion 289

Références bibliographiques 293

Index 301

Extrait de la publication

Composition et mise en page

NORD COMPO
multimédia

N° d'édition : L.01EHBN000507.N001
Dépôt légal : octobre 2013

Extrait de la publication